

## DES LIVRES QUI PARLENT: PARATEXTE ET PUBLICITÉ AU DÉBUT DU 16<sup>e</sup> SIÈCLE

Farkas Gábor Kiss

Institute of Hungarian Literature and Culture, Eötvös Loránd University of Budapest; kissfg@gmail.com



**Abstract:** As the number of published books multiplied during the second half of the 15<sup>th</sup> century, printers and editors were constantly in search of new methods to raise public attention to the own publications, and ultimately, to have the readers buy their books. Paratexts (dedications, dedicatory poems, title page illustrations) were one of the most important tools by which the future readers could easily identify the content and the social or scientific significance of the book. In this study, I examine the poems, where the book speaks (*Libellus loquitur*), one of the typical paratexts of the books published around 1500. I argue that it were not only the ancient literary models of such introductory poems (Ovid, Martial) which defined this genre in the Renaissance, but also the heritage of medieval manuscript culture (the handwritten colophons of the scribes) and the medieval ways of reading, deeply rooted in Christian spirituality (the *divina lectio*) exerted significant influence on the evolution of these poems.

**Keywords:** Dedicatory Poem – Book Dedication – Humanist Poetry

Liber loquitur :

Parvus ego, atque ingens, duo sunt contraria mecum,  
Utilitate ingens, pondere parvus ego.

*Le Livre parle:*

*je suis petit et immense, j'unisse deux choses contraires  
en moi-même,  
car je suis immense par l'utilité, mais petit par le poids.<sup>1</sup>*

Quand François Dubois d'Amiens a publié sa *Poetica* en 1516, un abrégé condensant les règles de l'art poétique dans quelques vingt pages, c'était avec ce distique sur la page-titre que Joannes Vaccaeus, son ami et l'éditeur du volume caractérisa le petit ouvrage. L'épigramme de l'humaniste espagnol accentue l'ambiguïté entre la petite taille du livre et la richesse du savoir qu'il offre aux lecteurs, et il suggère qu'il existe un valeur exceptionnel caché dans cette ambiguïté, à cause duquel le livre vaut la peine d'être acheté. Bien que cette petite pièce de poésie concerne le livre même, on pourrait appliquer la même ambivalence au genre entier de ces poèmes paratextuels : dans l'ensemble, ils sont courts, et poétiquement pauvres, mais on peut conclure sans aucun doute à partir de leur omniprésence que les éditeurs et les auteurs du 16<sup>ème</sup> siècle leurs avaient attaché une importance

particulière. Dans les pages suivantes on va essayer d'explorer les origines de ce genre des poèmes, quand le „libellus loquitur”, le livre parle, et ensuite décrire ses fonctions qui l'ont rendu si populaire dans l'imprimerie du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle.

Les poèmes paratextuels forment un genre qui est sûrement bien connu à tous les chercheurs du 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècle : presque tous les livres ont au moins un ou deux poèmes introducteurs sur les pages premières, et souvent quelques autres avant le colophone, à la dernière page.<sup>2</sup> On rencontre partout ces poèmes, et en général, on leur prête moins d'attention qu'aux autres types des paratextes. Dans l'ensemble, ils s'adressent au lecteur, à l'auteur, à l'éditeur, à l'imprimeur, aux amis de l'éditeur, en se demandant leur aide pour se défendre contre les calomnieux et diffamateurs (les *Zoili*, les *superciliosi Catones*, pour citer deux exemples qui sont très courants à la fin du 15<sup>e</sup> et au début du 16<sup>e</sup> siècle), et en répertoriant les utilités morales et scientifiques de l'ouvrage. Pourtant, le but le plus commun de ces poèmes est celui de recommander le livre au lecteur, présent ici dans sa qualité d'acheteur payant et bien sûr, on peut y rencontrer toutes les combinaisons possibles de ces sujets. Souvent, les auteurs de ces épigrammes confrontent le prix avantageux du livre

<sup>1</sup> Je cite de la deuxième édition: François Dubois d'Amiens, *Poetica*, Paris, Badius, 1520, A1r. Sur l'auteur de l'épigramme, Johannes Vaccaeus v. Joannes Vaccaeus, *Un professeur poète-humaniste : Joannes Vaccaeus La Sylve parisienne (1522)*, éd. Perrine Galand-Hallyn, G. André-Bergère, Genève: Droz, 2002; sur François Dubois v. Marie-Madeleine de la Garanderie, „François Dubois,” in: *Contemporaries of Erasmus*, ed. Peter G. Bietenholz, Toronto: University of Toronto Press, 1985, 408. Louise Katz et Olivier Pédeflous, „François Dubois” dans *In spinis collige rosas*, mélanges offerts à Jean-François Maillard par ses amis et collègues, Turnhout, Brepols, 2012. À paraître.

<sup>2</sup> En général v. Gérard Genette, *Seuils*, Paris: Éditions du Seuil, 1987. Sur les paratextes du 16<sup>ème</sup> siècle v. Karl Schottenloher, *Die Widmungsvorrede im Buch des 16. Jahrhunderts*, Münster: Aschendorff, 1953; et les volumes déjà publiés de *Europa Humanistica*. Pour cette époque, v. en particulier *La France des humanistes. Hellénistes I*, éd. J.-F. Maillard, M. Portalier, J. Kecskeméti, C. Magnien, Turnhout: Brepols, 1999 et *La France des humanistes. Hellénistes II*, éd. Jean-François Maillard, Jean-Marie Flamand, avec la collaboration de Marie-Elisabeth Boutrou et Luigi Sanchi, Turnhout: Brepols, 2011.

avec le contenu de haute valeur; ou d'autre côté, les dimensions restreintes et la petite taille du livre avec la largesse et l'extension du savoir, qu'il contient.

En utilisant la rhétorique de la prosopopée et de l'apostrophe, toutes les situations de communication imaginables sont exploitées pour faire la publicité pour le livre: au lieu du livre, la figure de l'auteur peut s'adresser au lecteur, à ses amis, à l'éditeur, à l'imprimeur, ou réciproquement, ses amis, l'éditeur, l'imprimeur peuvent parler au livre, ou à tous les autres participants à la création du livre. Même le sujet du livre<sup>3</sup> ou le protagoniste de la comédie<sup>4</sup> peuvent commencer à parler et s'adresser au lecteur. Quelquefois, on y trouve plusieurs épigrammes de cette sorte, malgré la petite taille du livre, et ces paratextes peuvent constituer un cinquième ou un quart de l'étendue d'un livre.<sup>5</sup> Souvent, on a l'impression d'être jeté parmi les amis de l'auteur et qu'on entend une vraie discussion amicale sur le livre : ces textes créent un véritable domaine de conversation et de débat autour du livre. Dans une façon, c'est le public même qui s'est créé autour du livre, même dans le livre. Mais au même temps, ce n'est qu'un public des initiés qui jouent le rôle des lecteurs modèles en se servant de l'exemple pour les lecteurs futurs du livre, et qui soulèvent l'envie de ceux qui ne l'ont pas encore acheté et lu.<sup>6</sup>

Un type de ces courts poèmes est devenu particulièrement populaire parmi les éditeurs de livres de la Renaissance, ce que j'appelle le « Libellus loquitur ». <sup>7</sup> Dans ces poèmes, comme nous l'avons vu dans notre premier exemple, le livre devient un personnage vivant et s'adresse aux lecteurs ou même à l'auteur avec un message qui contient en quelque sorte un mode d'emploi pour le livre, délivré par le livre lui-même. Bien sûr, afin de définir exhaustivement le contexte et la fonction de ces poèmes, on aurait besoin d'une recherche qui tient compte de toute la poésie paratextuelle du 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècle. Malheureusement les catalogues généraux, comme le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* ou l'*Incunable Short Title Catalogue* de la British Library ne contiennent pas systématiquement les références sur les textes préliminaires, y compris les poèmes au sujet du „livre parlant.” Donc, une étude qui n'est pas fondée sur le *corpus* entier des incunables, ne peut être appelée qu'une première approche qui doit nécessairement affronter beaucoup d'incertitudes. Néanmoins, j'ai réussi à ramasser une trentaine d'exemples publiés entre 1480 et 1530, une période qui me semble avoir été l'âge d'or de 'Libellus

loquitur.' J'ai jugé préférable de sélectionner certains d'entre eux, parmi les plus significatifs, et de les présenter à titre illustratif, non à titre exhaustif.

L'extension considérable et la popularité immense et soudaine des ces textes même dans les livres de petite taille nous fait demander à leurs origines, leurs raisons d'être, et leurs fonctions. Malgré la popularité du genre, la littérature sur le sujet reste assez limitée en raison de leur manque d'originalité. En comparaison avec les pages-titres, les préfaces ou les dédicaces<sup>8</sup> qui promettent des renseignements plus précises et plus spécifiques aux chercheurs sur les circonstances de la publication, ces poèmes, qui entourent le texte central d'un livre, sont plus génériques, et souvent on a l'impression qu'on y trouve les mêmes lieux communs. Fréquemment ils ont l'air d'avoir été ajoutés au livre au dernier moment, juste avant la parution, et ce caractère improvisé les rend encore plus suspects aux yeux des lecteurs modernes.

On peut attribuer le manque d'originalité dans ces poèmes à plusieurs raisons, dont la plus importante est qu'ils s'attachent fortement à une tradition littéraire. Le dialogue fictif entre le livre et son lecteur envisagé est une ancienne tradition de la rhétorique dédicatoire, bien connue dans la littérature latine à partir des ouvrages de Catulle, Ovide, Stace et Martiale. En particulier, ce sont Ovide et Martiale, qui ont surtout une place de première importance pour la formation de ce genre dans la Renaissance. Même s'il y avait des antécédents hellénistiques pour la figure du livre parlant, c'était Ovide qui était l'inspirateur le plus important pour les poètes humanistes du 15<sup>ème</sup> siècle. Au début de ses *Amours*, on ne rencontre pas seulement un livre qui parle, mais tout de suite trois ! Ces trois livres racontent comment leur poète avait révisé l'édition de son ouvrage en le raccourcissant de deux livres:

Qui modo Nasonis fueramur quinque libelli,  
tres sumus; hoc illi praetulit auctor opus.  
ut iam nulla tibi nos sit legisse voluptas,  
at levior demptis poena duobus erit.  
(Ovide, *Les Amours* I, deuxième édition)

*Ouvrage d'Ovide, nous étions naguère en cinq livres : nous ne sommes plus que trois. L'auteur a préféré cette forme à la première. A supposer que, maintenant, tu n'éprouves aucun plaisir à nous lire, du moins ton ennui sera diminué des deux livres supprimés.*<sup>9</sup>

<sup>3</sup> V. « Hexastichon Magistri Pauli Hug quo Philosophia moralis lectorem alloquitur » dans Jacques Lefèvre d'Étaples, *Compendiaria in Ethices Aristotelis introductio*, Vienne: Winterburger, 1501, 2r.

<sup>4</sup> Dans l'importante édition de Miles gloriosus de Veit Werler: Plaute, *Miles Plautina*, éd. Vitus Vuerlerus, Leipzig, 1514, 1r (« Vitus Vuerlerus Militem loquentem fecit »). Dans une autre édition de Werler, le personnage de Horace parle au lecteur dans le paratexte (« Horatius loquitur »): v. Friedrich Ritschl, „Veit Werler als Leipziger Dozent und die Leipziger Plautusstudien im Anfang des sechzehnten Jahrhunderts,” in: *Kleine philologische Schriften*, Leipzig: Teubner, 1879, 40–92, ici 73, 76–77.

<sup>5</sup> P. ex. Giovan Battista Pio, *Elegidia*, Bologne: Benedetti, 1509, a1r-a7v, X2v-X3v, Y3v-Y7v.

<sup>6</sup> Sur le rôle de la publicité dans la création des paratextes dans une période un peu plus tardive, v. Paul J. Voss, „Books for Sale: Advertising and Patronage in Late Elizabethan England,” *The Sixteenth Century Journal* 29 (1998): 733–756; Michael Baird Saenger, „The Birth of Advertising,” in: *Printing and Parenting in Early Modern England*, ed. Douglas A. Brooks, Aldershot, Ashgate, 2005, 197–220 et Michael Baird Saenger, *The Commodification of Textual Engagements in the English Renaissance*, Aldershot, Ashgate, 2006, 1–11, 72–76. Selon Saenger, la publicité était née avant à cause de l'imprimerie.

<sup>7</sup> On aurait besoin d'une recherche exhaustive pour décrire tous les genres de ces poèmes dédicatoires et paratextuels.

<sup>8</sup> V. Marco Paoli, *La dedica. Storia di una strategia editoriale (Italia, secoli XVI-XIX)*, Lucca: Maria Pacini Fazzi, 2009, 11–33 et Furio Brugnolo, Roberto Benedetti, „La dedica tra Medioevo e prim Rinascimento: testo e immagine,” in: *I margini del libro. Indagine teorica e storica sui testi di dedica. Atti del convegno (Basilea, 21–23 novembre 2002)*, a cura di Maria Antonietta Terzoli, Roma-Padova: Antenore, 2004, 13–54.

<sup>9</sup> Ovide, *Les Amours*, éd. Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1961, 10.

Le poète romain a dû utiliser cet outil rhétorique encore une fois pour des raisons biographiques bien connues. Exilé à Tomi après son „carmen et error”, c’était seulement son livre qui a pu rentrer à Rome, et entrer en dialogue avec ses lecteurs romains, en s’exprimant silencieusement son remords de ses vers amoureux :

Missus in hanc uenio timide liber exulis urbem  
 da placidam fesso, lector amice, manum;  
 neue reformida, ne sim tibi forte pudori:  
 nullus in hac charta uersus amare docet.  
 (Ovide, *Tristia* III, 1: *Lectorem liber alloquitur*)

*Livre d'un exilé, j'arrive craintivement dans cette ville, où il m'envoie. Lecteur ami, offre une main bienveillante au voyageur fatigué, et ne crains pas d'avoir à rougir de moi : aucun vers, sur ce papier, n'enseigne de l'amour.*<sup>10</sup>

Après Ovide, Martiale avait utilisé la même prosopopée du livre plusieurs fois dans ses épigrammes. Dans un épigramme du premier livre (I 70), Martiale envoie son livre à son destinataire, à qui il fait répondre ainsi le livre. Le dixième livre de ses *Épigrammes* commence par un poème où le livre est présenté en train de s’excuser pour être si long et si ennuyeux:

Si nimius videor seraque coronide longus  
 Esse liber, legito pauca: libellus ero.  
 Terque quaterque mihi finitur carmine parvo  
 Pagina: fac tibi me quam cupis ipse breuem.<sup>11</sup>

*Si tu trouves que je suis un livre trop gros et trop long, et qui te fait longtemps attendre la fin, ne lis que quelques épigrammes : je serai une simple plaquette. Bien des fois mes colonnes se terminent par un petit poème : fais-moi toi-même, à ton usage, aussi court que tu le désires.*<sup>12</sup>

On peut constater toutefois, que la tradition de cette invention du livre parlant est assez maigre dans l’Antiquité,<sup>13</sup> surtout par comparaison avec son omniprésence dans les imprimés de la Renaissance. Même si Ovide et Martiale étaient des poètes centraux pour la culture humaniste, il s'avérerait relativement difficile cependant d’expliquer le

succès de ce genre avec la seule facteur de leur influence.

Les deux sujets principaux des poèmes d’Ovide et de Martiale sont des thèmes typiquement alexandrins: l’auto-ironie et l’apologie de la longueur du livre. L’auto-ironie, ainsi que l’apologie de la longueur et la préférence de la brièveté sont des thèmes littéraires qui n’ont pas beaucoup de points de rapprochement avec le projet actuel de publication et la circulation des livres imprimés. Tous les deux sujets sont fréquemment repris par les auteurs humanistes dans ses prosopopées du livre ; il est néanmoins facile de percevoir la distance qui sépare les épigrammes anciens de leurs équivalents du 15<sup>e</sup> siècle. Un des premiers exemples de ce genre dans les livres imprimés de la Renaissance, que je pouvais retrouver, se trouve dans l’*Epistolae Caroli*,<sup>14</sup> à la fin de cette collection des lettres-modèles publiée autour de 1480, après la courte lettre du Pape Pie II contre l’amour illicite (le *Tractatus de remedio amoris*) :

Liber alloquitur studiosum lectorem.  
 Cartarum numero noli estimare libellum,  
 Sum pelago maior utilitate liber.  
 Aptus sum pueris, aptus juvenilibus annis,  
 Ex parvis agris quantus acervus erit.  
 Si docte ad doctos optabis scribere amicos,  
 Materiam, stilum, cunctaque docta dabo.  
 Ergo age: quid dubitas parvo ere evadere doctus;  
 Nil melius docto novimus esse viro.

*Le livre s'adresse à son lecteur diligent: Il ne faut pas apprécier la valeur du livre par le nombre de pages : je suis un livre plus utile que la mer. Je suis bon pour les enfants, bon pour les jeunes : quelle grande pile de fruits surgira de ces petites terres ! Si tu veux écrire savamment aux amis, je vais te donner de matière, de style, et de l'érudition. Donc pourquoi hésites-tu à devenir érudit pour un peu d'argent? C'est bien connu que rien n'est mieux qu'un homme docte.*

Alors que Martiale (ou plutôt son livre) s’est excusé de la longueur de ses épigrammes, ici, bien au contraire, le livre fait l’apologie de sa brièveté, et prétend à contenir beaucoup plus de sagesse que les lettres-modèles assez nombreuses du volume pourraient suggérer.<sup>15</sup> À la différence

<sup>10</sup> Ovide, *Tristes*, éd. Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1968, 62.

<sup>11</sup> Le dixième livre des *Épigrammes* est encadré par une autre épigramme parlant au livre: „I nostro comes, i libelle, Flavo / Longum per mare, sed faventis undae, / Et cursu facili tuisque ventis / Hispanae pete Tarraconis arces (X 104)

<sup>12</sup> Martial, *Épigrammes*, éd. H. J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1961, t. 2., 75.

<sup>13</sup> Sur les livres parlants dans l’Antiquité, v. Peter Bing, *The Well-Read Muse. Present and Past in Callimachus and the Hellenistic Poets*, Göttingen, 1988, 29–35, 58–63. V. aussi Stephen J. Harrison, „The Speaking Book – The Prologue to Apuleius’ *Metamorphoses*,” *The Classical Quarterly* 40 (1990): 507–513.

<sup>14</sup> *Pii pape secundi de amore. Tractatus de remedio amoris*, daté de c. 1480 (Hain 184\*). Plus tard, le même épigramme apparaît plusieurs fois à la fin de l’*Epistolarum formulae* de Carolus Maneken (Carolus Viruli, Menneken, Menniken) qui contient la même épître de Pie II (p. ex. *Epistolae Caroli*, Paris: Pierre Levet, 1485, o5v - ISTC, im00178500, GW M33812; *Epistole Caroli*, Lyon, Gaspar Otruin, 1493, 70r – ISTC im00186300, GW M20517); Il est possible que cette épigramme ait été déjà publiée dans une de nombreuses éditions antérieures de l’*Epistolarum formulae* de Carolus Maneken, publiées pour la première fois en 1476 (v. Alois Gerlo, „The *Opus de conscribendis epistolis* of Erasmus and the Tradition of the *Ars Epistolica*,” in: *Classical Influences on European Culture, AD. 500–1500*, ed. R. R. Bolgar, Cambridge: Cambridge University Press, 1971, 109–110).

<sup>15</sup> À cet égard, on pourrait encore citer par analogie une épigramme paratextuelle plus tardive, qui contient le même topos de la brièveté extérieure opposée à la richesse intérieure: « Lectores liber alloquitur: // Sim, licet exiguus Lector, ne sperne libellum // Perlege mox dices grandis ut iste liber // Ima probat moles: formae vis maxima summis // Sic uicit Parias Indica gemma molas. » Andreas Dactius, *Poemata*, Florence: Laurentius Torrentinus, 1549, 123. Cf. Wilhelm Rüdiger: *Studien zur humanistischen Litteratur Italiens, Heft II. Andreas Dactius aus Florenz*, Halle: Niemeyer, 1897, 38. Ce sujet est très courant aussi dans d’autres types des épigrammes paratextuels: v. Baptista Mantuanus, *Contra Poetas impudice loquentes carmen elegantissimum*, Vienne: Singrenius, 1517, 1v: „Est paruus liber, unioque paruus, // Immensum ualet hic tamen, quod paruis // Vsus maior inest, solet grauari // Iniusto sonipes subinde fasce.” (Adriani Volphardi Transsylvani *Hendecasyllabi ad iuvenes*).

des livres parlants de l'Antiquité, l'aspect matériel est bien présent: non seulement la dimension objective du livre devient un facteur important, mais aussi le prix convenable (*parvo ere*) est mentionné pour les lecteurs futurs. Enfin, le livre peut offrir aux lecteurs une science presque encyclopédique (la matière, le style, toutes les connaissances nécessaires – „materiam, stilum cunctaque docta dabo”), et pratiquement on pourrait dire qu'il peut supplanter tous les autres livres. Nous avons relevé cette tendance encyclopédique déjà dans l'épigramme de François Dubois d'Amiens cité ci-dessus, dans lequel on peut retrouver le même lieu commun sur la relation paradoxale entre la brièveté du livre et la richesse de son contenu.

Même si cette image encyclopédique d'un livre qui pourrait remplacer tous les autres livres et qui comprend toutes les connaissances utiles dans un seul volume, évoque le monde des *Sommes* et des *Aide-mémoires* médiévales, le „Liber loquitur” en tant que genre poétique n'existait pas au Moyen Âge, au moins à ma connaissance. Au lieu de la prosopopée fictive, on trouvait seulement des colophons manuscrits des copistes à la fin des manuscrits, physiquement au même endroit où une grande partie des ces petits poèmes sont localisés dans les imprimés. Rappelons-nous quelques lignes typiques de ces colophons médiévaux: « Hic liber est scriptus, // qui scripsit sit benedictus. » « Explicit iste liber // scriptor sit crimine liber. » « Laus tibi sit Christe // quoniam liber explicit iste. »<sup>16</sup> Il est clair que ces colophons mettent au point le copiste qui a copié tout le manuscrit, et qui lui-même était souvent le destinataire du manuscrit. Le lecteur est censé prier pour la salvation de l'âme du copiste, et le travail de copier est considéré comme une méthode d'arriver à la béatitude et de recevoir la grâce divine. Ainsi attribue-t-on une vertu purifiante au travail de l'écriture: le copiste se sent libre de reproches formulées contre lui-même, probablement juste à cause de la quantité et de la pesanteur de son travail.

Cependant il est important de noter que ces sont justement les mêmes sujets qui sont repris dans les poèmes où les livres parlent, mais bien sûr d'une manière moins occasionnelle et beaucoup plus élaborée. Dans les *Opuscules* de Saint Augustin, paru à Venise en 1483, donc dans un des exemples plus précoces de ce genre, on trouve les lignes suivantes:

*Liber ad lectorem.*

Barbara quid prodest vel quid Romana trophea  
Nosse, quid ethereas solis adire vias?  
Quid leges, quid iura iuvat quid cuncta tenere:  
Si tibi nulla anime cura salutis erit?  
Nil facit ex istis ad veram crede salutem  
Nec sapiunt anime noxia verba deo.  
Quere igitur virtutis opus quod ad ethera ducat,  
Quod doceat maneat gaudia quanta piis.

*Ipse ego sum qui te superas comitabor ad arces,  
Me lege qui rectum dirigo qua sit iter.*<sup>17</sup>

C'est à dire, le livre promet une utilité immense : celle de ramener l'âme du lecteur au ciel et au salut. Au lieu des lectures inutiles – comme l'histoire romaine, l'astronomie ou les études juridiques – ce livre ouvre la voie au ciel, et il dirige même les pas du lecteur (*Me lege qui rectum dirigo qua sit iter*). De la même façon, on trouve une sonette vernaculaire dans un Missel apparu à Venise en 1497, donc dans un contexte liturgique et latin, au quel le texte de cette publicité est totalement étranger:

*Liber loquitur.*

*Chi gia e servo o uol seruire dio,  
aceta me per santa compagnia...*<sup>18</sup>

La condition nécessaire pour devenir prêtre, c'est d'acheter un missel „per santa compagnia”, pour accompagner et guider le croyant sur la voie difficile de foi, et la vernacularité du poème rend le message encore plus immédiat et plus efficace pour le public. D'une manière ou autre, ces épigrammes nous servent aussi d'instruction d'usage et définissent clairement la fonction principale du volume. On pourrait les mettre en analogie facilement avec les colophons médiévaux cités ci-dessus : tandis que le copiste médiéval demandait au lecteur qu'il prie pour son âme en raison du travail de copie qu'il avait effectué („Hic liber est scriptus, qui scripsit sit benedictus”), ici c'est non plus l'écriture, mais la lecture, qui rend l'âme heureuse. Tant que la terminaison d'une copie était un moment béatifique dans la culture manuscrite („Laus tibi sit Christe // quoniam liber explicit iste”), la situation a changé dramatiquement avec l'apparition de l'imprimerie : ici, c'est le lecteur, qui a le salut de l'âme à sa portée de main par les moyens financier dont il dispose. Quand le missel parle au lecteur, il s'adresse à lui en qualité de son acheteur payant („aceta me”).

On peut facilement trouver d'autres points de rapprochement entre les colophons médiévaux et les poèmes paratextuels des imprimés. Dans une édition lipsienne des *Épîtres* d'Horace, de 1507, l'éditeur fait un éloge de la qualité de son travail:

Iam censura grauis me castigauit ad unguem:  
Crispantes nasos tutus adire queo.  
Nam si me vitio quisquam labefecerat ullo  
*Id mihi iam censor sedulus eripuit.*  
*Omnipotens pro quo deus olim praeuia donet:*  
*Eternis faciat vivere temporibus.*<sup>19</sup>

Le travail dur de l'éditeur, la *censura*, doit être récompensé par Dieu pour que la voie de la vie éternelle s'ouvre ! En

<sup>16</sup> V. le catalogue le plus riche de colophons médiévaux : *Colophons de manuscrits occidentaux des origines au XVI<sup>e</sup> siècle*. Éd. Bénédictins du Bouveret, Fribourg: Éd. universitaires, 1965–1982, Spicilegii Friburgensis Subsidia I-VI; et l'étude approfondie de Lucien Reynhout: *Formules latines de colophons*, Turnhout: Brepols, 2006, vol. 1-2. Sur les changements d'attitude entre les colophons du haut Moyen Âge et ceux du Moyen Âge tardif, v. Cynthia J. Cyrus, *The Scribes for Women's Convents in Medieval Germany*, Toronto: University of Toronto Press, 2009, 149–165.

<sup>17</sup> Augustinus, Aurelius: *Enchiridion de fide, spe et caritate*, Venise: Octavianus Scotus, 1483. 275v.

<sup>18</sup> *Missale secundum morem sancte Ecclesie Romane*, Venise: Simon Bevilacqua, 1497, 1v.

même temps, cette sorte de récompense évoque vivement les préoccupations des copistes médiévaux qui demandaient aux lecteurs de prier pour leur bonheur et leur salut.

Je voudrais ajouter encore un autre exemple qui reprend un motif très courant des poèmes de „livres parlants”, celui de la auto-défense contre les reproches et la diffamation. Ce motif est probablement le sujet le plus répandu dans les paratextes du début du 16<sup>e</sup> siècle en général, et ces sont en particulier les amis de l’auteur qui le défendent contre un Zoilus anonyme, ou contre tous les calomnieurs en général. Mais dans le cas des *Facetiae* de Heinrich Bebel, c’est le livre même, qui se défend, et en même temps il promet de fournir des plaisanteries et des blagues à un lecteur-modèle, Petrus Jacobi d’Arlon, alors qu’il prenait un bain:

*Pone supercilium lector Nasute, dicaces  
affero ego risus, atque sales lepidos.*

Curia me spernat, fora me clamosa refutent,  
solus ego mensis, laetitiaeque cano.

Atque etiam sapiens nos inter pocula tractet,  
Et tetricas curas mitiget ipse iocis.

Nemo etiam carpet tristem qui fronte Catonem  
Nouerit in libris composuisse sale.<sup>20</sup>

Le livre de Bebel demande à son lecteur-ami de déposer son ton critique, l’air sérieux, et participer aux plaisanteries que le livre propose. Ici, comme dans les autres cas, on peut rapprocher le message de ce poème aux colophons médiévaux dans lesquels le copiste demandait l’impunité pour ses erreurs d’écriture, ainsi que pour les pensées téméraires et illicites de l’auteur: *Le livre se termine ici, que le copiste soit exempt de toute erreur.* („Explicit iste liber, scriptor sit crimine liber”).

Néanmoins, bien que les sujets de salvation de l’âme ou de l’excuse du copiste et de l’auteur contre la calomnie soient communs entre les colophons médiévaux et les épigrammes paratextuels des incunables, il est évident qu’il y a une différence fondamentale entre eux : celle de la situation communicative et du médium dans le quel on transmet le message. Bien sûr, le copiste n’écrivait qu’une seule copie manuscrite, et son inquiétude était centrée sur l’idée que sa propre salvation pourrait être entravée par des fautes qu’il a commises dans le manuscrit. Même si ce manuscrit était utilisé par plusieurs lecteurs (p. ex. dans une communauté monastique), pour la plupart il n’était pas à vendre.<sup>21</sup> Au contraire, l’auteur, l’éditeur, l’imprimeur, le libraire, tous les personnages derrière ce long projet qu’on appelle un livre, ils se montrent être inquiétés à propos du

bonheur du lecteur qui a ainsi une fonction supplémentaire non négligeable: celle de l’acheteur.

C’est assez évident que c’est au changement du média et à l’introduction de l’imprimerie que l’on doit relier la diffusion de cet outil rhétorique. Le livre, à quoi on attribuait un caractère plutôt sacré que commercial jusqu’à la fin du Moyen Age, devint un produit en masse, et par conséquent, ce changement a entraîné la commercialisation du livre. La commercialisation a réclamé des outils pour mobiliser les acheteurs, soit par des catalogues publicitaires des livres, qui ont paru au cours du 15<sup>e</sup> siècle,<sup>22</sup> soit par des poèmes publicitaires, qui font entrer les lecteurs dans un dialogue imaginaire avec le livre. Parfois, ces livres se comportent comme s’ils séduisaient le lecteur : dans la traduction latine du *Libri physicorum* d’Aristote, le franciscain Johannes Camers écrit au nom de l’ouvrage sur la page-titre: « Ne timeat mecum turba latina loqui ! »<sup>23</sup> « N’ayez pas peur de parler avec moi ! »

Ce point de vue publicitaire est le plus clair, quand la seule fonction de l’épigramme préliminaire est de récapituler le sujet central du livre, et avertir les lecteurs (ou plutôt les acheteurs, s’ils se trouvent à la première page) du contenu du livre. La plus grande partie de ces poèmes appartient à ce genre, je vais donc citer seulement trois exemples intéressants. Chronologiquement le premier est le *De origine et gestis Francorum*, le livre historique de Robert Gaguin qui faisait de la publicité pour lui-même de la façon la plus simple, en décrivant le contenu du livre: il contient l’histoire de la France à partir de Troie et de Sicambre jusqu’au présent. Tout est résumé dans un seul livre, qui reprend la matière de plusieurs historiens:

*Liber loquitur.*

Ecce recente toga venio liber undique mundus,  
Promere quos reges Francia celsa tulit.  
Tempora, gesta, locos, fortem praeludia, famam,  
Ex multis lecta codice claudo breui.  
Mille tibi annorum reserabo ex ordine soles,  
Et supra si te gentis origo iuvat,  
Quam primo peperit factus de Troe Sycamber,  
Condidit et Francum latius imperium.  
Ne rugis frontem, ne sanna surrige nasum:  
Sed bonus ac aequus lector amice lege.<sup>24</sup>

La compilation historique de Gaguin se présente bien elle-même, et tout comme dans les cas précédents, elle met

<sup>19</sup> Quinti Horatii Flacci *Epistolarum liber*, Liptzk [ca. 1507], 1r. (VD16 H 4918).

<sup>20</sup> Avec le titre: „Facetiae Bebelianae ad Dominum Petrum Iacobi Arlunensem balneantem. Ad lectorem liber. H. B.” V. Heinrich Bebel, *In hoc libro continentur Bebeliana opuscula*, Strassbourg, 1514, 1v. Ces vers sont en fait une imitation de l’épigramme préliminaire des *Priapiques*: „Carminis incompti lusur lecture procaces, // conveniens Latio pone supercilium...”

<sup>21</sup> Malheureusement je ne connais aucune étude qui pourrait répondre à la question, notamment sur le point de savoir dans quelle mesure les manuscrits produits dans un but commercial (avec le système de pecia) contiennent des colophons personnels.

<sup>22</sup> V. Konrad Burger, *Buchhändleranzeigen des 15. Jahrhunderts*, Leipzig: Hiersemann, 1907; Günter Richter, „Bibliographische Beiträge zur Geschichte der Buchhändlerkatalogen,” in: *Beiträge zur Geschichte des Buches und seiner Funktion in der Gesellschaft, Festschrift für Hans Widmann*, Stuttgart: Hiersemann, 1974, 182–229; Günter Richter, „Humanistische Bücher in den Buchhändlerkatalogen des 15. und 16. Jahrhunderts,” in: *Das Verhältnis der Humanisten zum Buch*, éd. Fritz Krafft, Dieter Wuttke, Boppard: Boldt, 1977, 184–208; Hans Michael Winteroll, *Summae innumeratae. Die Buchanzeigen der Inkunabelzeit und der Wandel lateinischen Gebrauchstexte im frühen Buchdruck*, Stuttgart: H. D. Heinz, 1987.

<sup>23</sup> Aristoteles, *Libri octo physicorum*, trad. Johannes Argyropylus, Vienne: Winterberger, 1508, 1r.

<sup>24</sup> Robert Gaguin, *De Francorum regum gestis*, Paris: Jean Petit, 1504, Aa1v.

l'accent sur sa nature concise et omnisciente. De la même façon, au début de sa carrière, peut-être vers 1489, même Érasme a écrit cette sorte d'épigramme, même si, plus tard, il aurait probablement dédaigné une pareille activité poétique. Ce poème qui a été publié souvent avant l'*Enchiridion militis christiani*, avertit le lecteur de l'unité nécessaire entre la culture classique et chrétienne, et au même moment de la supériorité du dernier:

Libellus loquitur

Nil moror aut laudes, leuis aut conuicia vulgi,

Pulchrum est vel doctis, vel placuisse piis.

Spe quoque maius erit mihi si contingat utrunque:

Cui Christus sapit, huic si placeo, bene habet.

Vnicus ille mihi venae largitor Apollo,

Sunt Helicon huius mystica verba meus.<sup>25</sup>

*Le livre parle : Je ne me soucie pas de l'éloge ou des insultes de la foule superficielle. La belle chose est plaire, soit aux savants, soit aux pieux. S'il m'arrive de faire l'un ou l'autre, c'est mieux que je n'espérais. Si je plais à quelqu'un, qui savoure la sagesse du Christ, c'est bien. Christ seul est mon Apollon, la source de mon esprit, ses paroles mystiques sont mon Helicon.*

Dans l'esprit de l'humanisme chrétien, Jésus-Christ supplante le dieu grec Apollon, et ses évangiles sont comme l'Helicon pour le jeune Érasme, et c'est le livre lui-même qui manifeste ses propres principes.

À partir de nombreux poèmes de type de „Libellus loquitur”, qu'on trouve dans les imprimés universitaires, on peut facilement constater que ce nouveau genre a pénétré également dans le monde des ouvrages didactiques, et qu'il y a connu un très grand succès. Une grammaire élémentaire grecque publiée à Vienne en 1524 par Georg Rithaymer constitue un excellent exemple de ce phénomène. L'intérêt de ce volume est posé dans l'épigramme grecque qui se trouve sur le premier feuillet:

Ἡ βίβλος πρὸς τὸν φιλομαθῆ.

Βαῖον ἐγὼ, χρηστὸν δε, καὶ οὐκ ἀπόβλητον ἐν ἄλλοις

Βίβλιον εἰμὶ, πλῶν πᾶσι διδασκόμενοις.<sup>26</sup>

*Le livre à celui qui aime les études:*

*Je suis un livre petit, mais utile et pas une bagatelle dans d'autres aspects ; je suis le portail pour tous les étudiants.*

Ce que je viens de citer de Rithaymer ici est plus qu'un exercice scolaire de grec : il est évident, que cette épigramme affronte le lecteur sur la première page afin qu'il devienne

intéressé par le livre, et que les débutants dans la langue grecque, qui ont commencé à peine leurs études, achètent leur première grammaire. Mais au-delà du contenu de l'épigramme, c'est aussi la langue étrangère du texte et l'exotisme du tout le frontispice imprimé en lettres grecques qui doivent éveiller l'intérêt des débutants pour ce livre.

Tous ces exemples, et les autres que je ne peut pas citer maintenant en manque d'espace,<sup>27</sup> montrent que ces textes sont le résultat d'un processus général qu'on peut appeler « la dialoguisation du poème dédicataire. » La dialoguisation de lecture que nous avons pu constater dans les cas précédents a exercé une influence bien remarquable aussi sur les paratextes illustratifs. Comme c'est bien connu, le 15ème siècle a été une période où la culture visuelle connaissait une expansion très forte et sans précédent, grâce aux changements dans la spiritualité et à l'invention de l'imprimerie. Ici, je ne dois pas entrer dans les détails parce que cette progression soudaine du domaine de la culture visuelle a été exploré par plusieurs historiens de l'art, comme Hans Belting, Jeffrey F. Hamburger ou plus récemment Olivier Boulnois.<sup>28</sup> C'est dans cette voie que



<sup>25</sup> Carm. 16., v. Érasme de Rotterdam, *The Poems of Desiderius Erasmus*, éd. C. Reedijk, Leiden: Brill, 1956, 170–171. Pour une analyse de ce poème, v. Mark Vessey, „Erasmus' Lucubrations: Genesis of a Literary Oeuvre,” in: *Author, reader, book: Medieval authorship in practice*, ed. Stephen Partridge, Erik Kwakkel, Toronto: University of Toronto Press, 2012, 239–244.

<sup>26</sup> Georg Rithaymer, *Compendium in octo partes orationis et temporum formationes*, Vienne: Singrenius, 1524, 1r. J'ai gardé les erreurs de l'accentuation de l'édition. Sur le personnage de Georg Rithaymer, v. l'étude de Christian Gastgeber dans ce volume.

<sup>27</sup> V. l'anthologie à la fin de mon étude.

<sup>28</sup> David Freedberg, *The power of images: studies in the history and theory of response*, Chicago, Chicago University Press, 1989; Hans Belting, *Bild und Kult: eine Geschichte des Bildes vor dem Zeitalter der Kunst*, München, C. H. Beck, 1990; Jeffrey F. Hamburger, *Nuns as artists: the visual culture of a medieval convent*, Berkeley, Ca., University of California Press, 1997; Jeffrey F. Hamburger, *The visual and the visionary: art and female spirituality in late medieval Germany*, New York, Zone Books, 1998; Olivier Boulnois, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge, Ve-XVIe siècle*, Paris, 2008.

s'inscrit la gravure décorant le *Viaticae excursiones* (1515) de Boniface de Ceva, ministre provincial des Franciscains en France. À la suite de la dédicace et des poèmes paratextuels du volume, on trouve deux illustrations en pleine page: une scène d'*Ecce homo* et un crucifix; toutes les deux fournies avec des inscriptions en vers. Déjà la première épigramme crée une relation discursive presque hymnique (*Salve benigne Iesu...*) entre l'auteur et l'image du Christ. En plus, sur la deuxième image, celle du crucifix, le texte fonctionne dans la même manière que dans les „livres parlants” : l'inscription de la gravure s'adresse aux spectateurs et les incite à regarder la souffrance du Christ et à suivre ses enseignements :

Huc animos, huc verte oculos, huc dirige mentem,  
Heu mortale genus: manibus quid saeva nefandis  
Fratribus arma paras: non hoc tormenta magistri  
Mansueti docuere tibi, qui cuncta creavit.<sup>29</sup>

*Tournez votre attention, tournez vos yeux, tournez votre esprit vers ici, pauvres mortels ! Pourquoi vous préparez des attaques sauvages avec vos mains sacrilèges contre vos frères ? Christ, votre maître indulgent, qui a créé l'univers, n'a jamais vous enseigné de telles tortures.*

En fait, on pourrait considérer ici l'image parlante comme un équivalent figuré du livre qui parle au lecteur : c'est à travers les sentiments religieux et les émotions attisées par la gravure que le spectateur se rapproche du message du livre. Les exemples comme celui des gravures de Boniface de Ceva nous rappellent que les illustrations qui s'adressent au lecteur soit par mots, soit par figures, font partie elles-aussi de ce dialogue imaginaire entre le lecteur et le livre.

Néanmoins, on serait peut-être trop restrictif, si l'on tentait de retracer l'origine de cette dialoguisation entre le spectateur et l'image sacrée exclusivement à la spiritualité de la fin du Moyen Âge. L'interaction directe entre le croyant et la représentation imagée du sacré est un élément très fréquent dans les légendes des saints médiévaux : pour les exemples figuratifs, on pourrait bien citer des nombreuses histoires hagiographiques de St François, St Bernard de Clairvaux, Thomas d'Aquin, qui ont été tous avertis dans l'état de prière par une image de Jésus-Christ. En plus, il ne faut pas oublier que la rhétorique de la prière est toujours fondée sur un dialogue imaginaire avec Dieu. Comme Cyprien a formulé déjà au IIIe siècle ap. J.-C., la prière et la lecture assidue est une obligation du croyant, soit pendant les événements liturgiques, soit dans la solitude, lorsqu'on entre en dialogue avec Dieu : « sit tibi oratio adsidua vel lectio : nunc cum Deo loquere, nunc Deus tecum. »<sup>30</sup> La même

idée revient souvent chez les auteurs patristiques. En fait, la prière et la lecture deviennent deux activités complémentaires: quand le croyant prie, il parle à Dieu avec sa prière, mais quand il lit l'Écriture, c'est Dieu qui lui parle à son tour.<sup>31</sup> Dans une homélie, Saint Jean Chrysostome mentionne explicitement le dialogue mutuel qui peut être créé entre Dieu et le lecteur de la Bible : « Dites-moi, quand vous priez, vous ne conversez pas avec Dieu? Quand vous lisez, écoutez-le comme il vous parle. »<sup>32</sup> Dans l'ensemble, il est clair que la conception de la lecture comme dialogue a des racines très fortes dans la culture chrétienne du Moyen Âge, et ces racines doivent être prises en compte aussi bien, quand on examine les raisons pour lesquelles un outil de rhétorique comme le „livre parlant” pouvait atteindre une telle popularité.

Pour conclure, on peut se poser la question comment le phénomène de l'apparition (ou réapparition) du „livre parlant” peut être évalué à la fin du 15<sup>e</sup> siècle. J'ai essayé de démontrer que l'importance de ces poèmes s'étend plus loin qu'avoir resuscité une invention littéraire ancienne. J'ai voulu mettre en lumière qu'ils ont créé un amalgame d'un genre antique et d'une situation communicative, celle du dialogue entre le livre et son lecteur qui a évolué dans les lectures-modèles de la littérature chrétienne, dans les ouvrages de Cyprien, Augustin, ou Jean Chrysostome. Cette démarche a été catalysée par l'introduction de l'imprimerie, „le premier instrument de production en masse”, comme ça a été appelé par Kevin Pask,<sup>33</sup> qui nécessitait la naissance des nouvelles formes de publicité, et des nouveaux genres littéraires à fin de trouver des lecteurs pour le nombre augmenté et sans cesse croissant des livres.

### Anthologie

*Publii Vigilantii Hendecasyllabon ad Lectorem.*<sup>34</sup>

Liber loquitur

Nemo me legat, aut revolvat nemo,  
Quem non permoveat scelus malignum ,  
Audax vel facinus senisque nati ,  
Vatem quo miserum, probante nullo  
Causam, conficiunt, sed ista quisquis  
Cernis, desine: non novum, vides, est  
Phoebum perfidiae referre poenas,  
Ulciscique suos Apollo vates,  
O Lossi, solet. Ergo perfer istas  
Dicas, atque cave, sacrum poetam  
Posthac ne laceres, vel haec sequetur  
Velox Archilochi poetae iambus,  
Quo viso miseram fugit Lycambe  
Vitam, quem laqueo iuvat perire.

<sup>29</sup> Bonifacius de Ceva OFM, *Viaticae Excursiones ad reuerendi in christo patris & domini domini Johannis Gozthon: insignis Jauriensis ecclesie gratiosissimi Presulis: ac Comitatus venustissimi instantiam nuper de nonnullis hominum vicis sparsim edite*, Paris: Jean Petit, 1515, f. A4v.

<sup>30</sup> Cyprien, *Ad Donatum*, 15. V. Cyprien de Carthage, *A Donat et La vertu de patience*, éd. trad. Jean Molager, Cerf, 1982.

<sup>31</sup> V. Jérôme, *Epist.* 22, 25, 1: « Oras: loqueris ad sponsum; Legis: ille tibi loquitur » et Augustin, *Enarr. in Ps.* 85, 7: « quando legis, deus tibi loquitur, quando oras, deo loqueris ».

<sup>32</sup> Jean Chrysostome: *Hom. on 1 Thess.* 6, 4: „ὅταν εὐχῆ, οὐχὶ τῷ θεῷ διαλέγη, εἰπέ μοι; ὅταν ἀναγινώσκῃς, ἀκούε αὐτοῦ σοι διαλεγομένου“. V. aussi Neil Adkin, „Oras: loqueris ad sponsum; Legis: ille tibi loquitur” (Jerome, *Epist.* 22,25,1),” *Vigiliae Christianae*, 46 (1992): 141–150.

<sup>33</sup> „the first mass-produced commodity” V. Kevin Pask, *The Emergence of the English Author: Scripting the Life of the Poet in Early Modern England*, Cambridge: Cambridge University Press, 1996, 4.

<sup>34</sup> Ulrich von Hutten, *Opera quae reperiri potuerunt omnia*, vol. 3., *Poemata*, éd. Edvardus Böcking, Leipzig: Teubner, 1862, 83. (Publié avant le *Querelorum libri duo* de Hutten, 1510.)

*Ad Flori Elimatissimi Librum Stephani Taurini*<sup>35</sup>

Te quis in Austriacas labor immigrare penates    Lec[tor]  
  Compulerit, narra culte libelle mihi.  
Gratificor, quoniam scitaris digna relatu    Lib[er]  
  Quaesiti causas connumerare tibi.  
Oblitus insigni scabredine mendaque passus  
  Turpia, sentosum singula corpus erat.  
Singula cirpus erant lacerum deerant medicantes,  
  Qui plagas possent consolidare meas.  
Thersiti similis: quo non defo[r]mior alter  
  Ad Troiam uenit, plusue petulcus homo.  
Mittor Ioanni fama super aethera noto:  
  Noto ultra Hybernos Laude Borystenidas  
Illius in curam retuli mea uulnera. Sicque  
  Conualui prorsus qui periturus eram.  
Vera refers namque est uatum lepidissimus unus    Lec[tor]  
  Artem Phaebaeam Cuspinianus habens.  
Nec modo fallacis praetextu uocis adolor:  
  Is tibi candori Cuspinianus erit.  
Thuricremos Arabes, riguo formosior horto:  
  Sauromatas pigros terse libelle petas.  
Pegaseo succincte uoles pede: pulcher in oras  
  Pascit ubi lassos sol moribundus equos.  
Intrepidus Croceos Pallantidis ito sub ortus  
  Vecturus laudis ampla trophaea tuae.

Lodovicus Restio Vordinganus: *Liber loquitur*<sup>36</sup>

Si non magnificos titulos nomenque superbum  
  Perfero, nec fastis pellibus intumeo,  
Non ride ex alto me censor protinus audax,  
  Non minus iccirco ponderis intus adest.  
Sacra fero, sacra cuncta fero, quae continet aether,  
  Quaeque sacer Christi sacra minister habet.

Philippus Gundelius: *Libellus loquitur*<sup>37</sup>

Quisquis honorati subter tentoria Cleri  
  Diuinae captas munia militiae,  
Vtere praescripto iuuenis cultissime nostro,  
  Emensus uires ad mea dicta tuas.  
Tu quoque quem penes est delectus munus habendi,  
  Ex me, qui nomen dent tibi rite, legas.  
Ne male dum cautus Christo conscribis inermeis,  
  Praeceptis cum uano milite ductor eas.

*Iani Guttani, Symphoriani interpretis e sorore nepotis.*<sup>38</sup>

Liber loquitur.  
Immensum tractet ciuilia iura volumen  
  Te lector tanto nolo labore premi.  
Nostra leueis caussas, et iurgia ludat amantum  
  Charta, mei partes semper amoris agam.  
Disce meas lites agitare ut laesus amator  
  His dominam possis legibus arguere.

<sup>35</sup> Lucius Florus, *Libri historiarum quatuor*, Vienne: Joannes Winter[burger], 1511, 3r.

<sup>36</sup> Bandini, *Sententiarum theologiarum libri quattuor*, éd. Benedictus Chelidonius, Vienne: Singrenius, 1519, 1r.

<sup>37</sup> *Sermo ad iuuenes qui sacris ordinibus initiari et examini se submittere volunt cum epistolis Jacobi Wimphelingi*, Vienne: Vietor, 1517, 1r.

<sup>38</sup> Dans l'*Aresta amorum: Aresta amorum*, comm. Benedictus Curtius Symphorianus, Lyon: Gryphius, 1546, a4r.